

Compte rendu de la journée d'études du 3 février 2015

« Himmler en privé »

Parcours « cultures germaniques » de l'Ecole normale supérieure,
Organisation : Florian Nicodème, Marie-Bénédicte Vincent, Ralph Winter

Introduction (Marie-Bénédicte Vincent)

Pour ouvrir cette journée d'études, on peut partir d'une citation extraite d'un roman récent, *La cuisinière d'Himmler* de Franz-Olivier Giesbert, publié en 2013. L'héroïne est une Arménienne, qui a survécu au génocide de la fin de la Première Guerre mondiale et qui, après de nombreuses péripéties, arrive en France et ouvre un restaurant provençal à Paris. Durant l'Occupation, elle y reçoit Heinrich Himmler, qui est séduit tant par son charme que par sa cuisine. Alors que ses enfants et son mari sont arrêtés par les Allemands et déportés, elle devient l'amante de Himmler pour tenter de retrouver sa famille. L'enfant qui naît de cette relation est confié à un *Lebensborn*. La narratrice écrit à propos de Himmler¹ :

« Himmler, le maître d'œuvre de la Solution finale, n'avait aucun caractère. Il se décomposait à la moindre remarque désobligeante d'Hitler et contredisait rarement le docteur Kersten ou moi-même. C'est pourquoi je suis au regret de ne pas approuver ma philosophe de chevet, Hannah Arendt, quand, après l'avoir qualifié à tort de philiste inculte, elle prétend qu'Himmler était 'le plus normal' de tous les chefs nazis. Sans doute le Reichsführer-SS tranchait-il au milieu des paranoïaques, zigomars, hystériques et sadiques qui peuplaient les hautes sphères de l'Etat nazi, mais c'était un pauvre hère souffreteux, une mauviette, faible de corps et d'esprit, comme j'en ai peu rencontrés en plus de cent ans. Etais-ce ça un homme normal ? »

Cette citation offre une variation littéraire sur plusieurs thèmes, qui se trouvent au cœur de cette journée d'études : premièrement la dissociation entre le Himmler public, à la tête de la SS, et le Himmler privé, deuxièmement la question de sa « normalité » ainsi que celle des autres hauts dirigeants nazis, troisièmement l'évocation des analyses théoriques faites par Hannah Arendt sur le régime totalitaire, et enfin la question des relations extraconjugales et de la procréation d'enfants illégitimes encouragées par Himmler au sein de la SS. Ces questions ne sont pas étrangères à celles qui ont animé la réflexion des historiens depuis 1945 sur les « bourreaux nazis ».

La « recherche sur les bourreaux » (Täterforschung)

La perception historienne des criminels nazis a beaucoup évolué, en lien avec les procès de l'après-Seconde Guerre mondiale. L'historien Gerhard Paul distingue trois grandes phases dans l'historiographie ouest-allemande² : de 1945 aux années 1960, on assiste à une diabolisation du nazisme en même temps qu'à une distanciation des Allemands vis-à-vis du

¹ Franz-Olivier Giesbert, *La cuisinière d'Himmler*, Paris, Gallimard, 2013, p. 244.

² Gerhard Paul, *Täter der Shoah. Fanatische Nationalsozialisten oder ganz normale Deutsche ?*, Göttingen, Wallstein, 2002.

régime de Hitler. Cette phase doit se comprendre dans le prolongement des procès de Nuremberg ouverts en octobre 1945, qui délimitent un cercle très étroit de coupables, tout en dédouanant des institutions entières comme la police régulière ou l'armée. Les grands démons sont Hitler, Himmler, Goebbels ou Heydrich, considérés comme des personnalités pathologiques. Seules la Gestapo et la SS ont été condamnées à Nuremberg comme organisations criminelles. Le verdict du tribunal militaire international aboutit à disculper l'ensemble des Allemands, considérés comme des victimes du régime nazi et impuissants face à sa terreur. Gerhard Paul y voit le « compromis mémoriel de la société post-nazie ».

La deuxième phase commence dans les années 1960, quand la représentation du meurtrier pathologique cède la place à la figure de l'exécutant obéissant, dénué de motivation personnelle. C'est une représentation « fonctionnaliste » de l'acteur au sein du régime nazi, qui fait de lui un rouage d'une machine qui le dépasse. Le bourreau n'est plus un démon, mais un exécutant, sans personnalité propre, d'un processus génocidaire bureaucratique, dépersonnalisé et industriel débouchant sur Auschwitz. Cette évolution est liée au retentissement du procès d'Eichmann en Israël en 1961 et à sa médiatisation par Hannah Arendt dans *Eichmann à Jérusalem*, en 1963 : on connaît les formules de la politiste sur la « banalité du mal » ou sur le « meurtre de masse administratif ». Notons qu'aujourd'hui les historiens contestent cette vision d'Eichmann comme fonctionnaire obéissant et sans émotion, comme « bourreau de bureau » (*Schreibtischtäter*), qui ne ferait qu'appliquer les ordres venus de ses supérieurs. Ils mettent au contraire en évidence la dimension fortement idéologique de son argumentaire de défense et son antisémitisme viscéral³. Cette représentation du génocide comme mécanique impliquant des acteurs dévoyés par leur obéissance au régime, qui leur viendrait de leur éthique professionnelle de fonctionnaires zélés, apparaît aussi dans le témoignage de Rudolf Höss, le commandant du camp d'Auschwitz, publié pour la première fois en 1959. Alors que dans le tournant structuraliste des années 1970 en RFA, les hommes disparaissent des travaux de recherche, la RDA connaît, pour d'autres raisons, un processus similaire de distanciation et d'abstraction des bourreaux : le nazisme est vu, à l'Est, comme le produit extrême de la domination capitaliste, donc d'un système.

La véritable recherche sur les « acteurs » (les *Täter* en allemand, les *perpetrators* en anglais) ne commence que dans les années 1990, en lien avec la multiplication des travaux sur la persécution et l'extermination des juifs. L'impulsion est venue du débat lancé par Christopher Browning sur la participation « d'hommes ordinaires » au génocide, en l'occurrence les policiers du 101^e bataillon de réserve engagés en Pologne⁴. Cette micro-analyse veut comprendre les ressorts du passage à l'acte chez ces policiers de réserve, dont les profils sont ceux de pères de famille relativement âgés et non de marginaux ou de jeunes nazis endoctrinés. Browning présente une analyse multi-causale du passage à l'acte, dans laquelle interviennent le climat de violence à l'Est, ce qu'on appelle la « brutalisation de la

³ Johann Chapoutot, « Eichmann, bureaucrate insignifiant ou soldat de l'idéologie nazie ? », *Revue d'Allemagne*, 2011, 43, p. 455-464.

⁴ Christopher Browning, *Ordinary Men. Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland* (1992), traduit en français en 1994 sous le titre *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris, Les Belles lettres, 1994.

guerre »⁵, qui endurcit progressivement les hommes et les rend plus insensibles au meurtre, mais aussi la pression du groupe et l'esprit de corps. Ces caractéristiques font conclure à Browning qu'il n'y a pas chez ces hommes de prédisposition aux meurtres de masse, ni de conditionnement idéologique exclusif de toute autre explication : ces mécanismes pourraient jouer sur d'autres, sans être réservés aux Allemands.

A peu près au même moment, la thèse inverse est défendue par Daniel Goldhagen en 1996 et traduite en français en 1997⁶. Goldhagen veut mettre en avant les racines proprement allemandes du génocide, en l'occurrence l'antisémitisme viscéral, « éliminateur » qui caractérise la population selon lui depuis le 19^e siècle. Le débat historiographique qui a suivi porte sur les motivations des acteurs du génocide : agissent-ils par idéologie ou sous la pression d'une situation socio-psychologique déterminée par le contexte spécifique de guerre à l'Est ? Les Allemands étaient-ils tous des antisémites fanatiques dès le départ, donc des meurtriers en puissance ? Quel est le poids de l'idéologie dans le consentement aux violences et la participation aux crimes ? Quelle est la part du conditionnement sur le terrain ? C'est autour de ces questions que s'est développée la « recherche sur les bourreaux » (ou *Täterforschung*), qui envisage les acteurs comme des sujets autonomes, responsables de leurs actes, voire dotés de marges de manœuvre dans leurs actions et leurs décisions.

Notons que ce débat des années 1990 sur les « Allemands ordinaires » ne se comprend pas sans référence au contexte de l'après-réunification qui voit l'Allemagne, devenue une nation comme les autres, tenter d'envisager son passé avec un regard plus distancié. D'où la prolifération de titres et de publications portant sur les « Allemands ordinaires » : cette expression mal définie peut s'interpréter comme le désir de se réfugier dans une « normalité allemande », donc de réfuter l'idée d'une spécificité (négative) de l'Allemagne aux 19^e et 20^e siècles. Revenons à Himmler : était-il « normal » ou est-il un criminel par conviction, dévoyé de la « normalité », pour reprendre les termes employés par l'historien Michael Wildt, qui a édité la correspondance de Himmler avec sa femme Marga ?⁷ Pour répondre à cette question, il faut revenir aux sources historiques dont on dispose sur ce personnage et qui permettent d'éclairer sa biographie.

Que connaît-on de Himmler ? Rappels biographiques

Dans sa monumentale biographie de Himmler⁸, l'historien Peter Longerich écrit : « Comment un personnage aussi falot a-t-il pu accéder à un niveau de pouvoir aussi exceptionnel, comment le fils d'une bonne famille de fonctionnaires catholiques bavarois a-t-il pu devenir l'organisateur d'un système génocidaire s'étendant à toute l'Europe ? Dans cette biographie, nous nous efforcerons, dans la mesure du possible, de percer cette

⁵ En référence aux travaux de George L. Mosse, *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World War* (1991), *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette Littératures, 1999.

⁶ Daniel Goldhagen, *Hitler's Willing Executioners* (1996) traduit en français : *Les bourreaux volontaires de Hitler, les Allemands ordinaires et la Solution finale*, Paris, Le Seuil, 1997.

⁷ Michael Wildt, Katrin Himmler (ed.), *Himmler privat. Briefe eines Massenmörders* (2014), traduit en français : *Heinrich Himmler d'après sa correspondance avec sa femme 1927-1945*, Paris, Plon, 2014.

⁸ Peter Longerich, *Himmler*, Siedler Verlag, 2008, puis en traduction française en 2010 aux Editions Héloïse d'Ormesson, avant une réédition chez Perrin en format poche en 2013.

énigme, de comprendre la personnalité opaque de cet homme et les motivations derrière ses actes monstrueux. Mais cela ne peut se faire que si l'on s'écarte du modèle d'une 'biographie politique', pour prendre en compte la vie de Himmler dans son ensemble, dans chacune de ses phases, chacun de ses domaines, y compris ceux qui n'ont rien à voir avec la politique »⁹.

L'ambition de Longerich était de percer la « personnalité » de Himmler, ce qui pose naturellement la question des sources disponibles. Les hauts dirigeants nazis ont rarement laissé ce qu'on pourrait appeler des égo-documents : Hitler n'a pas écrit de journal intime, Goebbels en a bien rédigé un, très volumineux, mais d'emblée destiné à la publication. Pour ce qui est de Himmler, on disposait jusqu'à récemment de peu de documents privés pour la période postérieure à 1930. Longerich écrit à ce sujet (p. 15) : « Ces documents privés se font plus rares au fur et à mesure qu'il a été accaparé par le pouvoir et les responsabilités de sa charge. Himmler n'avait pour ainsi dire plus de vie privée ». Revenons sur la biographie de Himmler pour apprécier ce jugement.

Les origines familiales et la formation scolaire et professionnelle de Heinrich Himmler sont bien documentées. Il est né en 1900 dans une famille de la bourgeoisie cultivée catholique bavaroise : son père est professeur de lycée à Munich, après avoir été précepteur d'un des héritiers de la famille des Wittelsbach, le prince Heinrich, qui devient plus tard le parrain du jeune Heinrich Himmler. Himmler est un enfant fragile : atteint d'une maladie pulmonaire en 1903, il séjourne un an dans l'Allgäu pour se rétablir. Il effectue par la suite sa scolarité dans un lycée humaniste de Munich, puis à Landshut où son père est muté à partir de 1913. C'est un bon élève. Volontaire de guerre fin 1917, alors que sa classe d'âge n'est pas mobilisée, Himmler est accepté en janvier 1918 dans un régiment d'infanterie ; il y effectue une formation militaire, mais voit la guerre se terminer sans avoir été au feu. A partir de 1919, après avoir terminé le lycée sans avoir passé formellement l'examen conformément à la réglementation en vigueur pour les soldats démobilisés, Himmler entreprend des études d'agronomie à la faculté technique de Munich, un choix surprenant au regard de ses origines sociales, mais qui s'explique par la volonté d'attendre à l'université un nouveau conflit en fréquentant d'ex officiers. Il effectue sa formation professionnelle dans une ferme à Ingolstadt et obtient en 1922 un diplôme d'ingénieur agronome. Il appartient à cette « génération de l'inconditionnel » étudiée par les historiens du nazisme.

Avant d'aborder son parcours politique, présentons en quelques mots de sa vie conjugale, qui est au cœur de la correspondance que nous allons étudier. Himmler rencontre en 1926 sa future femme, Marga, une infirmière divorcée de sept ans plus âgée que lui et protestante. Tous deux sont d'accord sur le plan idéologique, partagent un même antisémitisme et détestent la démocratie de Weimar. Ils veulent fonder leur foyer comme un *Burg* (c'est-à-dire une forteresse) et mener une vie « pure » coupée de l'extérieur vu comme sale et impur. Ils se marient en juillet 1928 et de cette union naît, un an plus tard, une unique fille, Gudrun, appelée Püppi dans la correspondance. Le foyer est installé à Gmund jusqu'en 1937, puis à Berlin-Dahlem. Marga reste à la maison, s'occupe des enfants – les Himmler ont en effet accueilli une sorte de fils adoptif (*Pflegesohn*) – et du jardin, ce qui correspond à leur idéologie d'attachement au sol, tandis que Himmler poursuit ses activités politiques et voyage continuellement. Il a une maîtresse à partir de fin 1938, Hedwig

⁹ Edition Perrin, p. 11

Potthast, qui est ensuite sa secrétaire à l'Office central de sécurité du Reich, et dont il a deux enfants illégitimes, nés respectivement en 1942 et 1944. Mais il ne divorce pas. Sa relation épistolaire et téléphonique avec Marga continue jusqu'au 17 avril 1945, Himmler envoyant à sa femme et à sa fille de nombreux cadeaux. Pendant la guerre, Marga œuvre comme infirmière à Berlin et, en tant que chef féminine de la Croix-Rouge allemande, est amenée à voyager en Europe pour superviser des hôpitaux de campagne. Après la défaite, Marga et sa fille ont été internées jusqu'en 1946, dans le Tyrol du sud, en Italie et en France. Marga est décédée en 1977. La fille de Himmler vit encore à Munich. Quant à la maîtresse de Himmler, elle a été interrogée par les Alliés en 1945, mais non internée. Elle est décédée en 1993.

Rappelons les grandes étapes de la carrière politique de Himmler. Himmler s'engage en avril 1919 dans le corps franc Oberland, qui est engagé contre la République des Conseils de Munich. C'est par l'intermédiaire d'Ernst Röhm, un ancien chef de corps franc, que Himmler adhère au NSDAP en 1923. Röhm y dirige les troupes d'assaut (SA). Himmler participe ainsi au putsch de la brasserie le 9 novembre 1923, à l'issue duquel il n'est pas poursuivi. Pendant l'incarcération de Hitler, Himmler se rapproche de Ludendorff. Après la sortie de Hitler de prison et la refondation du NSDAP en janvier 1925, Himmler revient au NSDAP et rejoint la SA, où il a une activité de propagandiste en Bavière. Mais il occupe surtout une place déterminante dans la constitution et l'évolution de la garde rapprochée de Hitler, la Schutzstaffel (SS). En 1926, Himmler devient chef de la SS pour toute la Bavière et, le 6 janvier 1929, Reichsführer-SS. A cette date, la SS compte moins de 300 hommes. Elle est forte de 500 individus quand Hitler est nommé chancelier le 30 janvier 1933.

L'ascension de Himmler dans le Troisième Reich date de l'après-nuit des longs couteaux entre le 30 juin et le 1^{er} juillet 1934, qui conduit à la décapitation de la SA (Röhm est alors tué). La SS prend alors son indépendance vis-à-vis de la SA. En 1934, Himmler reçoit la direction de la police secrète d'Etat (Gestapo) de Prusse. En 1936 il devient chef suprême de la SS et de la police en Allemagne ce qui le place au commandement de toutes les unités de répression du Reich (en dehors de l'armée). En 1939, il est nommé commissaire du Reich pour le renforcement de la race allemande. Himmler édifie en Europe occupée un vaste empire comprenant les forces de police et de renseignement, les institutions et les moyens de répression et le système concentrationnaire et même des forces militaires, la Waffen-SS. En 1943 il devient ministre de l'Intérieur du Reich. En 1944, il est en outre nommé chef de l'armée de terre de réserve. Mais il destitué de ses fonctions le 29 avril 1945, quand Hitler apprend les négociations secrètes qu'il mène avec plusieurs pays pour négocier une paix permettant à l'Allemagne, dans la perspective d'une lutte mondiale contre le bolchevisme, d'éviter une capitulation. Himmler se suicide le 23 mai 1945, peu après son arrestation.

A propos de l'ascension fulgurante de Himmler dans les structures de pouvoir du Troisième Reich, Peter Longerich écrit : « Sa personnalité permet de déduire ce qui a pu l'inciter, dans les années qui suivirent, à s'accrocher fermement aux postes qu'il occupait, en dépit des revers et des frustrations, et par conséquent à œuvrer à l'édification d'un système de pouvoir qui contrôlait totalement l'espace assujetti par l'Allemagne. Et, en ce qui concerne les crimes sans précédent qu'il a orchestrés, la justification qu'il en donnait est indissociable de sa conception de la 'décence' qui, si on l'ausculte de plus près, s'avère être le masque d'une moralité petite bourgeoise double »¹⁰. L'idée qu'il y aurait un lien possible

¹⁰ Edition 2013 chez Perrin, vol. 1, p. 11-12.

entre les conceptions intimes de Himmler et son œuvre destructrice à grande échelle explique le vif intérêt qu'a suscité chez les historiens comme dans le public l'annonce en 2014 de la parution d'un pan jusqu'alors méconnu de sa correspondance privée.

Histoire d'une correspondance perdue, retrouvée, expertisée

Cette journée d'études a été directement inspirée par cette actualité historiographique, qui est aussi une actualité cinématographique. Tout une partie de la correspondance de Himmler avec sa femme a refait surface en 2010, près de 65 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'histoire sinueuse de ces lettres après 1945 peut être résumée de la manière suivante. Après la capitulation allemande, deux soldats américains s'emparent de documents dans le domicile privé de Heinrich Himmler au printemps 1945. Il s'agit de journaux intimes, de lettres et de papiers divers. L'un des soldats confie une partie de ces documents à l'expertise des historiens et les remet en 1957 à la *Hoover Institution on War, Revolution and Peace* de l'Université Stanford aux Etats-Unis, qui les rend accessibles au public. Parmi les documents de la « collection Hoover » se trouvaient entre autres les lettres de Marga à son époux. Vers 1995, les archives fédérales allemandes de Coblenze ont acheté les originaux, qui constituent depuis le « fonds Himmler » (*Nachlass Himmler*).

Mais, au début des années 1980, d'autres documents privés de Himmler sont réapparus en Israël, probablement ceux qu'avait détenus initialement le second GI, devenus entre-temps propriété d'un survivant de la Shoah. Il s'agissait de l'autre versant de la correspondance de Himmler, soit quelque 700 lettres écrites par le Reichsführer-SS à sa femme entre 1927 et 1945. Leur propriétaire s'adresse alors aux archives de Coblenze pour les authentifier, mais le prix demandé étant trop élevé, les lettres disparaissent à nouveau. Elles resurgissent dans les années 1990, sous forme cette fois de microfilms et sont présentées à l'historien Michael Wildt. Leur propriétaire voulait en faire un film, mais il décède. Troisième coup de théâtre en 2007 : les lettres réapparaissent et Vanessa Lapa, cinéaste israélienne auteure du documentaire *Der Anständige*, les achète pour réaliser son film. Ce film a été présenté à la Berlinale en 2014 et est sorti début 2015 sur les écrans français. Le travail d'édition des lettres a, quant à lui, duré de 2010 à 2013. On dispose maintenant de l'intégralité de la correspondance entre les époux Himmler, avec cependant des trous (de 1933 à 1940 il n'y a que les lettres de Marga et après 1942 que celles de Heinrich). C'est cette correspondance qui donnera lieu, après la projection du film, à des commentaires de trois élèves du parcours « cultures germaniques » de l'ENS.

Présentation de la journée au sein du parcours « cultures germaniques »

Le parcours interdisciplinaire « cultures germaniques » de l'Ecole normale supérieure a été fondé à la rentrée universitaire 2013 par les enseignants de trois disciplines : les études germaniques, l'histoire et la philosophie. Cette année, la musicologie a rejoint le parcours. L'idée est de proposer aux élèves qui s'intéressent aux pays de langue allemande une offre de formation cohérente et une mention secondaire dans leur diplôme de l'ENS. Chaque année, les enseignants et les élèves préparent un atelier où sont confrontés les regards disciplinaires sur un objet commun. L'an dernier, nous avions ainsi travaillé sur le court-métrage *Marianne und Germania* d'Alexander Kluge. Cette année, nous nous attelons à un sujet plus grave. Les trois élèves, qui vont prendre la parole, ne sont pas des spécialistes du

nazisme, ou du moins pas encore. Actuellement en deuxième année de scolarité à l'ENS, ils ont néanmoins travaillé chacun avec les outils de leur discipline pour proposer une analyse de la correspondance des Himmler. Nous entendrons dans l'ordre :

-en premier lieu, Steven Magdelain, élève en études germaniques, qui s'attellera à une étude de la langue de cette correspondance et à un commentaire des termes revenant fréquemment sous la plume de Heinrich Himmler, tels les adjectifs « correct », « propre », ou les notions de « travail » et de « devoir ». Les linguistes, à la suite des travaux de Viktor Klemperer sur la langue nazie, la « LTI » (*Lingua tertii Imperii*), qu'il qualifiait dès 1946 de « langue pauvre et monotone »¹¹, se sont intéressés depuis longtemps au langage en creux des dirigeants du Troisième Reich, à leurs ellipses et à leurs dissimulations. Que nous apprend cette langue sur la personnalité de Himmler ?

-en second lieu, Hélène Duret, élève au département d'histoire, s'attachera aux parallèles que l'on peut tracer entre la vie privée de Himmler et ses projets politiques pour la SS, pour le Reich, et au-delà pour l'Europe allemande. Son étude prolonge la conclusion de la biographie de Himmler faite par Longerich (vol. 2, p. 497) : « Au fur et à mesure, l'homme et la fonction se confondaient. Vie privée et vie professionnelle furent de plus étroitement mêlées. Les frères et les amis entrèrent dans la SS, tandis qu'Himmler traitait ses SS comme les membres de sa propre famille. Il se préoccupait de leur vie de famille, de leur état de santé, de leurs dettes ou de leur consommation d'alcool. Et quand il décida de mettre un terme à son couple et de vivre une nouvelle relation, il recommanda à ses hommes de contracter un 'deuxième mariage' et de faire des enfants illégitimes. Mais surtout sa position au sein de l'Etat nazi sembla lui avoir donné la possibilité de transformer ses rêves et ses ambitions, qui l'animaient depuis longtemps sur le plan personnel, en une réalité politique à grande échelle ». Si Longerich a pointé la confusion entre les conceptions de l'homme privé et ses réalisations politiques, il ne disposait pas de la correspondance de Himmler.

-en dernier lieu, Emmanuel Mabille, élève en philosophie, proposera une réflexion sur l'identité criminelle de Himmler et reviendra sur le concept de « banalité du mal » proposé en son temps par Hannah Arendt. Est-il opératoire dans le cas de Himmler qui sait ce qu'il fait, qui est criminel par conviction, et qui a en somme la certitude d'agir « correctement » ? Michael Wildt écrit dans l'introduction de sa correspondance que les lettres échangées entre les époux Himmler n'ont rien de banal et d'anodin et que la violence et le manque d'empathie pénètrent toute leur vie quotidienne.

Au terme de ces trois commentaires, il faudra se demander ce qu'apporte véritablement cette correspondance, qui pour reprendre le jugement porté par *Le Monde des livres* en février 2014, peut décevoir son lecteur, puisqu'aucun secret d'Etat n'y est révélé, que règne un odieux silence sur les crimes commis, et que les propos échangés entre les époux sont tout à fait insignifiants et dénués d'intimité. Le propos sera élargi lors de la conférence conclusive que nous fait l'honneur de donner Florent Brayard (CHR-EHESS), qui proposera une réflexion sur les sources permettant d'accéder à l'intériorité des hauts dirigeants nazis, qu'elles soient constituées de documents privés ou de discours publics.

¹¹ Viktor Klemperer, *LTI, La langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue* (parution en Allemagne en 1975), première traduction en français en 1995, réédition poche chez Albin Michel de 2003, p. 45.

La langue privée de Himmler (Steven Magdelain)

La vie de Heinrich Himmler est largement connue, et cette correspondance¹² ne contient pas de révélation extraordinaire sur ce personnage. En revanche, elle peut nous apprendre beaucoup sur l'image que Himmler donnait de lui-même dans un cercle privé. Ces lettres sont en effet destinées uniquement à sa femme, et pourtant nous pouvons y trouver une volonté de donner de lui-même une certaine représentation. Nous verrons donc quelle est cette image et quels sont les moyens que Himmler utilise pour la mettre en place, en examinant tout d'abord la conception du monde qui transparaît de la pauvreté d'une langue fonctionnant essentiellement par mots-clefs. Puis nous verrons comment les nombreuses ellipses et les décalages avec la réalité qui parcourrent l'ensemble de la correspondance lui permettent de façonner sa propre image. Nous finirons par voir en quoi cette langue qui est presque, à sa façon, une langue de propagande, se rapproche ou se démarque de la LTI étudiée par Viktor Klemperer.

Un niveau de langue courant

La première chose qui saute aux yeux à la lecture de cette correspondance est sa dimension très prosaïque. Il ne s'agit absolument pas d'une correspondance littéraire, ces lettres n'ont jamais été destinées à être publiées. Le niveau de langue est courant, et correspond à ce que l'on s'attend à trouver dans une correspondance entre deux époux. Rappelons que Himmler est issu d'un milieu bourgeois, et qu'il a fréquenté le lycée humaniste où, sans être le meilleur élève, il obtenait de bons résultats, avant de faire des études d'agronomie. Il a donc un certain niveau d'éducation, qui ne se reflète pas forcément dans la langue qu'il utilise dans ses lettres à sa femme : il s'agit d'une langue courante, parfois assez relâchée. On trouve par exemple à plusieurs reprises *vor* au lieu de *bevor*, ce qui est tout sauf de l'allemand soigné. On trouve également un très grand nombre d'abréviations, qui témoignent du caractère intime et très informel de ces lettres – leur nombre augmente d'ailleurs au fil du temps.

La correspondance dans son ensemble est parcourue d'expressions qui reviennent très régulièrement sans grandes variations. Ce sont, par exemple, les formules d'adresse par lesquelles Himmler commence ses lettres, et qui tournent généralement autour de *meine liebe, gute, kleine Frau*, c'est-à-dire *ma chère, bonne, petite femme*, avec dans les premières années de leur couple de nombreuses variations, puis de moins en moins. Dans les dernières années, on a systématiquement *meine gute* ou *liebe Mami, ma bonne* ou *ma chère maman*. Ce genre de répétition fonctionne au bout d'un moment presque comme slogan destiné à ancrer l'image de Himmler comme bon père et bon mari, alors même que sa maîtresse est enceinte de son deuxième enfant. D'autres expressions souvent répétées méritent d'être commentées. On trouve ainsi, en particulier à partir de 1940-41, le terme *sich erholen*, c'est-à-dire *se reposer, se remettre d'aplomb*¹³. C'est une expression qui revient comme un leitmotiv à de nombreuses reprises dans la correspondance, toujours sous la même forme, et

¹² *Himmler privat : Briefe eines Massenmörders*, éd. Katrin Himmler, Michael Wildt, München, Piper 2014.

¹³ Ainsi par exemple p. 268 : « Bleibe nur immer gesund [...]. Hoffentlich kommst du gesund aus Kiew zurück ich muß immer daran denken » (*Reste bien en bonne santé [...]. J'espère que tu reviendras en bonne santé de Kiev je n'arrête pas d'y penser*)

qui contribue à donner à l'ensemble cette impression de monotonie et de répétitions constantes. Ces lettres sont en effet totalement inscrites dans le quotidien des deux époux et reflètent leur vie de tous les jours, y compris dans ce qu'elle a de plus banal.

Un lexique restreint

Le lexique employé par Himmler dans ces lettres apparaît comme très restreint quand on pense à tous ce qui s'est produit durant les dix-huit ans que couvre la correspondance. Face à des changements radicaux de sa situation personnelle et de la situation mondiale, Himmler conserve le même vocabulaire, les mêmes mots-clefs, quand bien même ceux-ci renverraient au fil du temps à des choses complètement différentes. On peut citer ici – et on aura l'occasion de le faire encore plusieurs fois – l'exemple du mot *Arbeit*, le *travail*, qui en 1927-8¹⁴ renvoie simplement au travail d'organisateur de Himmler au sein du parti nazi, en 1941¹⁵ déjà à l'organisation des camps de concentration et des déplacements de population dans l'espace conquis, à partir de 1942¹⁶ à la mise en place de la solution finale, puis en 1944¹⁷ à des tentatives désespérées de résister à l'avancée soviétique. D'autres termes jouent ce même rôle de mots-clefs, en particulier lorsqu'il s'agit de décrire des personnes : on n'a jamais de véritable description, mais à chaque fois seulement un jugement prononcé en quelques mots lourds de signification. On peut citer la récurrence du terme *ordentlich*, c'est-à-dire *correct*, qui est utilisé plusieurs fois pour des personnes, mais aussi une fois pour la maison qui doit être elle aussi *ordentlich*, c'est-à-dire *en ordre, bien rangée*. De la même manière, on trouve une surabondance de l'expression *sehr nett*, c'est-à-dire littéralement *très gentil, très agréable*. On la retrouve pour parler aussi bien de photos de vacances de leur fille Püppi que d'une visite de Marga à l'hôpital militaire, ou d'un déjeuner avec Ribbentrop. On remarque la même absence totale de nuance dans l'emploi de *sehr gut*, c'est-à-dire *très bien* ou *très bon*. En commenter toutes les occurrences serait impossible, on se contentera de remarquer que cette même expression est employée aussi bien pour parler du miel aux amandes que Himmler envoie à sa famille que de l'avancée de la guerre sur le front est. Ce qui est surtout frappant, c'est que ce *sehr gut* n'est jamais ni nuancé ni commenté, il semble être considéré comme suffisant pour rendre compte fidèlement de toute une situation, ce qui évidemment n'a rien de surprenant pour du miel aux amandes, mais est plus déconcertant quand il s'agit de l'ensemble des opérations militaires à l'Est.

On a là le même phénomène que pour les personnes décrites, c'est-à-dire que l'on n'a pas réellement affaire à des descriptions précises ou à des comptes-rendus ou des analyses détaillés, mais simplement à des jugements servant à catégoriser rapidement l'objet décrit. On voit apparaître au fil de la correspondance une sorte d'échelle grossière des jugements, qui permet d'éviter d'avoir à nuancer. Un passage tiré du journal de Marga est particulièrement révélateur : en novembre 1942, elle se rend deux fois au théâtre, et note comme commentaire dans son journal « J'ai été deux fois au théâtre. Une fois au Staatstheater. Contenu : révoltant. Theater des Volkes : très bon. » De même, lorsque Himmler et sa femme échangent des livres, ce qui arrive régulièrement dans les dernières années de la guerre, les commentaires sur ces livres – lorsqu'il y en a – se réduisent soit à

¹⁴ p. 109 : « Morgen gibt es noch unheimlich viel Arbeit » (*demain il y a encore énormément de travail*).

¹⁵ p. 238 : « Die Arbeit ist doch sehr viel » (*il y a vraiment beaucoup de travail*).

¹⁶ p. 306 : « Arbeit ist sehr viel » (*il y a beaucoup de travail*).

¹⁷ p. 331 : « Ich arbeite mehr denn je » (*je travaille plus que jamais*).

bien soit à *intéressant*, jamais plus. L'échelle des valeurs, ainsi réduite à son strict minimum de « bien » et de « mal », permet de créer une sorte d'illusion manichéenne où Himmler apparaît implicitement comme champion du « bien ».

On peut commenter brièvement l'emploi du lexique qui touche à la normalité. Une première constatation intéressante est le fait que le terme *normal* n'apparaît quasiment pas dans la correspondance, et en particulier n'est pas employé pour parler de personnes – on lui préfère les termes de *ordentlich* ou *anständig*. En revanche, le lexique de l'ordre se retrouve plusieurs fois sous la plume de Marga, avec évidemment à chaque fois une nuance très positive. Elle écrit par exemple : « Ici, tout suit son cours habituel », ou encore « À la Croix-Rouge, tout se déroule selon le programme », ce qui est à chaque fois une manière de dire que tout va bien. Là encore, on assiste à la création d'un système implicite de valeurs desquelles Himmler peut se réclamer.

Les ellipses

Ce manque de précision dans le lexique utilisé est non seulement un moyen de ne pas nuancer, mais aussi un moyen de ne pas expliciter : l'ellipse joue ici un rôle fondamental. En effet, dans cette correspondance où l'on s'attendrait à trouver des détails sur l'activité de Himmler, en particulier en ce qui concerne la déportation et l'extermination de la population juive, on a en fait peu, voire pas de renseignements précis. À la simple lecture de ces lettres, et sans connaître le contexte historique, il est très difficile de déterminer exactement ce qu'il fait. Non seulement on n'a pas de description précise, Himmler ne parle évidemment ni de déportation ni d'extermination, mais même le vocabulaire habituel du régime nazi pour désigner ce genre de chose est très peu utilisé. Himmler ne parle ainsi jamais d'évacuation, de *Umsiedlung*, c'est-à-dire de déplacement de population, ni de « solution finale ». Sur la nature précise de ses activités règne donc un silence absolu. Lorsque par exemple il donne l'ordre le 16 décembre 1942 de rassembler tous les tsiganes dans des camps de concentration, la lettre qu'il envoie quelques jours plus tard à sa femme dit simplement : « Il y a beaucoup de travail »¹⁸, sans aucun commentaire sur la nature de ce travail. En six ans de lettres, de 1939 à 1945, on ne trouve que des variations sur ce thème du *travail*, avec à chaque fois des expressions extrêmement neutres et courantes. Ainsi lorsqu'à l'été 1941 Himmler effectue une visite dans les pays baltes, il a pour seul commentaire auprès de sa femme : « Il y a des tâches énormes à accomplir »¹⁹, en utilisant le terme *Aufgabe*, qui est un terme parfaitement courant dans le lexique allemand, qui peut aussi bien être utilisé pour les devoirs à la maison d'un écolier. C'est donc un terme très générique, et qui renvoie plus au fait qu'une tâche a été confiée qu'à la nature exacte de cette tâche.

D'autres passages sont tout aussi frappants, et ont d'ailleurs été relevé dans le documentaire : ceux où Himmler parle de ses voyages. À de très nombreuses reprises, il indique à sa femme la ou les destinations de ses voyages, mais sans jamais faire de commentaire sur ces destinations, sur ce qu'il va y faire, sur ce qu'il s'y passe. Ce qui ne nous empêche pas de faire nous-mêmes, en nous appuyant sur la chronologie maintenant connue de ces événements, certains commentaires. Himmler effectue en juillet 1941 un voyage qui le mène d'abord à Riga – son départ de Riga est immédiatement suivi de l'élargissement de

¹⁸ p. 294 : « Die Arbeit ist *sehr* viel ».

¹⁹ p. 248 : « Es sind *Riesenaufgaben* ».

l'élimination des populations juives à la Lettonie et la Lituanie – puis à Dünaburg – la veille de son arrivée, la *Lettische Zeitung*, le Journal Letton, avait annoncé que la ville, après avoir été « purifiée » des 14 000 juifs qui y vivaient, était à présent *judenfrei*, c'est-à-dire *dépourvue de juifs*, voire *libérée des juifs* – puis à Baranowitschi – là encore, le jour suivant son départ, l'ordre est donné au régiment local de cavalerie SS d'exécuter l'ensemble des juifs et de traîner les juives dans les marécages. L'ensemble de ce voyage est résumé par Himmler dans une lettre à Marga : « Mon voyage va à présent à Kowno – Riga – Wilna – Mitau – Dünaburg – Minsk. »²⁰ La lettre se termine sans plus de commentaire par : « Beaucoup de bisous affectueux à toi et à notre chère petite friponne. »²¹ On a donc une absence totale de détails, et l'activité de Himmler est tellement aplatie par un vocabulaire extrêmement courant et neutre qu'on est à peine choqué de cette juxtaposition des crimes de guerre et des formules d'affection. C'est ce que l'on retrouve un peu plus tard lorsque Himmler mentionne un voyage à Lublin, Zamosch, Auschwitz, Lemberg, puis dans ses nouveaux quartiers. Ce sont là des noms lourds de sens pour l'historien aujourd'hui, des lieux où des crimes de guerre ont été commis, mais qui sont employés par Himmler comme s'ils n'avaient pas de signification particulière. Et, surtout, Himmler ne précise jamais ce qu'il va y faire. De même que pour son voyage en Finlande, il se contente de répéter ce qui est devenu une sorte de leitmotiv : « J'ai beaucoup de travail et d'entretiens ».

Est également maintenu dans le non-dit tout ce qui concerne la maîtresse de Himmler, Hedwig Potthast. Alors que cette liaison dure depuis plusieurs années et que Marga est au courant au moins de l'existence d'une maîtresse et d'enfants illégitimes, cet état de faits n'est à aucun moment mentionné dans la correspondance, et l'on n'a ce sujet qu'une gigantesque ellipse. En 1944, alors que Hedwig Potthast est enceinte de son deuxième enfant, Himmler continue à utiliser les mêmes formules affectueuses.

Les euphémismes

Enfin, les ellipses peuvent aussi servir à minimiser l'importance de ce qui ne va pas. Dans les dernières années de la guerre, alors que la situation sur le front de l'Est est catastrophique, les défaites ne sont pas mentionnées dans les lettres, qui continuent à parler de choses très banales. Exception faite d'une lettre d'août 1944 où Himmler parle de « stade le plus difficile »²², ce n'est qu'à partir de 1945 qu'il commence vraiment à écrire que la situation est « très difficile » et qu'il est face à sa « tâche la plus difficile ». Il y a donc une volonté de conserver quoi qu'il arrive un langage de victoire, et surtout une absence totale de scrupule face au mensonge et à l'euphémisme qui masquent la réalité. L'euphémisme est ici dans le choix des termes, qui font déjà partie du lexique usuel de Himmler, ce dernier refusant de cette façon de reconnaître le caractère inédit de sa situation présente et cherchant au contraire à affirmer que tout est en ordre et que tout s'intègre sans difficulté dans sa vision du monde. L'expression « wie vorausgesehen », *comme prévu*, que Himmler utilise à ce moment-là, confirme cette interprétation. Les bombardements sur l'Allemagne ont également donné l'occasion à Marga d'employer quelques euphémismes intéressants, en particulier : « J'espère qu'ils ne reviendront plus nous rendre visite»²³, où les aviateurs Alliés

²⁰ p. 244 : « Meine Reise geht jetzt nach Kowno – Riga – Wilna – Mitau – Dünaburg – Minsk ».

²¹ *idem*

²² p. 331: « Der Krieg ist, wie vorausgesehen, jetzt in sein schwerstes Stadium getreten ».

²³ p. 264 : « Hoffentlich besuchen sie uns nicht wieder » (*J'espère qu'ils ne viendront plus nous rendre visite*).

ne sont jamais explicitement nommés. Himmler lui-même parle plus tard de « visites nocturnes », en ayant là encore recours à un euphémisme.

Himmler et la « LTI »

On peut enfin examiner la langue utilisée par Himmler dans ces lettres en la comparant à la *langue du troisième Reich*, la « LTI » décrite par Viktor Klemperer. On trouve un certain nombre de points communs, mais aussi de divergences. La principale ressemblance est la pauvreté et la monotonie présentées par Klemperer²⁴ comme la forme de base de la LTI, qu'on retrouve effectivement dans la correspondance de Himmler. L'utilisation de mots-clefs est une caractéristique de la langue de la propagande, qui ici se retrouve dans la langue privée d'un dignitaire nazi. On peut donc voir dans cette pauvreté de la langue plus qu'un simple moyen de propagande, mais vraiment un reflet d'une certaine façon de simplifier la réalité en la répartissant en catégories que l'on ne se risque jamais à préciser, car toute nuance pourrait signifier la fin du système et l'explosion des frontières fermement établies entre ce qui est *ordentlich, correct*, et ce qui ne l'est pas, ou entre ce qui est *bien* et ce qui ne l'est pas. On retrouve donc dans les lettres privées de Himmler un trait de la LTI utilisé à plein, à savoir le manichéisme imposé par le langage. Tout ce qui est *bien* est *bien* de la même manière, les seules variations sont dans l'échelle du bien, du simple *bien* au très *bien* et au *herrlich*, c'est-à-dire *magnifique*. À l'inverse, l'échelle des valeurs négatives est elle aussi complètement normée, et tout ce qui est mauvais est mis sur le même plan. Ainsi, alors que Himmler passe ses journées à organiser des massacres, il n'utilise le terme *entsetzlich, terrifiant*, que dans son sens emphatique pour exprimer le peu de temps qu'il a eu pour trouver des cadeaux de Noël : « Ich habe ja so entsetzlich wenig Zeit gehabt »²⁵, « J'ai eu affreusement peu de temps pour chercher quelque chose de bien ».

Il y a ensuite l'usage des superlatifs, qui sont un des traits fondamentaux de la LTI²⁶. Ces superlatifs sont relativement fréquents sous la plume de Himmler. On trouve énormément de *sehr gut, très bien*, ou de *herrlich, magnifique*, et on peut relever quelques passages où Himmler parle des combats à l'Est qui sont *unerhört hart, incroyablement rudes*, ou encore lorsqu'il parle avec emphase des *Riesenaufgaben*, des *tâches immenses* à effectuer dans les pays baltes. Ces superlatifs répondent, à une échelle différente, aux mêmes besoins que ceux de la LTI, à savoir essentiellement le besoin d'une emphase permanente. Ce qui est plus surprenant, c'est que ce besoin s'exprime souvent au sujet des choses les plus banales, par exemple le temps qu'il fait – l'expression *herrliches Wetter, temps magnifique* revient très souvent – tandis que l'activité de Himmler et les massacres qu'il organise sont, nous l'avons vu, généralement passés sous silence. L'emphase est ainsi mise sur le fait qu'il y a *beaucoup de travail* – cette expression revient elle aussi très souvent – plutôt que sur la nature extrême de ce travail, qui pourtant ouvrirait la porte à toutes sortes de superlatifs. On a là un contraste intéressant avec les commentaires de Klemperer sur la LTI. Klemperer en effet insiste sur l'utilisation de mots comme *historique, mondial*, qui à chaque fois caractérisent l'entreprise national-socialiste, et cherchent à donner à chaque

²⁴ V. Klemperer, « LTI » : *Die unbewältigte Sprache*, München, dtv 1969, p. 26. Le chapitre 3, intitulé « Grundeigenschaft : Armut » (*Propriété fondamentale : pauvreté*) traite en détail de cette question de la pauvreté du vocabulaire nazi.

²⁵ *Himmler privat*, p. 333.

²⁶ LTI (voir plus haut), p. 218, chapitre 30 : « Der Fluch des Superlativs » (*La malédiction du superlatif*).

petit événement une résonance énorme. Dans les lettres, l'événement n'existe pas, tout est ramené au même niveau de banalité, et l'organisation de massacres de masse n'est pas plus *historique* que le relevé de notes de sa fille. Une caractéristique fondamentale de la LTI est le fait qu'elle est une langue de propagande. Or on est avec cette correspondance dans un des rares cas où la langue nazie ne se développe pas dans l'espace public, et l'on sait que Marga partageait totalement les idées de son mari. C'est donc une langue qui ne cherche pas à convertir à une idéologie, et qui diffère ici de la LTI utilisée dans l'espace public.

Ces lettres ne sont pas destinées au public, mais à Marga, auprès de qui Himmler cherche à se donner une certaine image, que nous allons à présent préciser. Tout d'abord, la répétition déjà évoquée d'expressions évoquant sa grande charge de travail lui permet de donner de lui-même une image de travailleur jamais en repos, dont l'héroïsme est souligné par la formule qui suit le plus souvent la plainte quant à la quantité de travail : « Je vais malgré tout très bien ». Mais d'autres passages sont révélateurs. Au début de sa relation avec Marga, Himmler signe régulièrement ses lettres par *dein Landsknecht*, une référence aux lansquenets, ces mercenaires allemands qui avaient dans toute l'Europe du début du XVI^e une réputation de soldats très efficaces, mais d'une brutalité inégalée. Ce terme renvoie donc au soldat allemand qui triomphe dans toute l'Europe, mais aussi probablement à un *Landsknecht* en particulier, à savoir *Götz von Berlichingen*, rendu célèbre par Goethe, et que Himmler mentionne dans une lettre de 1944²⁷. On a donc ici un trait intéressant de la personnalité de Himmler qui apparaît clairement, à savoir une certaine tendance à se voir soi-même dans le rôle d'un héros romantique, et à prendre autant de distance que possible avec la platitude de son travail réel en 1928. Le mot *Landsknecht* n'est plus utilisé après le mariage. Les lettres des derniers mois de la guerre sont tout aussi intéressantes de ce point de vue. On peut relever par exemple, dans une lettre de janvier 1945, la phrase : « C'est là tâche la plus lourde qui m'ait jamais été confiée », et « Je crois cependant que j'y arriverai »²⁸. Particulièrement intéressant est ici l'emploi du « je », qui suggère un Himmler se dressant seul face à l'ennemi, et du terme *Aufgabe*, la *tache*, la *mission* – jusqu'au bout, Himmler se présente comme un homme ayant reçu une mission énorme à accomplir.

Mais le principal trait du portrait que Himmler s'efforce de donner de lui-même dans ces lettres est probablement celui du bon père de famille. Il y a dans la répétition inlassable des mêmes formules d'affection et dans le silence complet sur tout ce qui touche à la maîtresse et aux enfants illégitimes de Himmler une volonté affichée de tenir le rôle d'un mari et d'un père remplissant tous ses devoirs.

Pour résumer, nous pouvons donc dire que ces lettres, même si elles sont d'un intérêt historique somme toute relativement limité, nous permettent tout de même de tirer quelques conclusions quant au personnage de Himmler. La langue employée, qui est assez pauvre et qui abuse de répétitions, trahit une vision schématique et parfois superficielle de la réalité. Cette langue est une arme dans le combat mené par Himmler, dans la mesure où elle permet à la fois d'imposer une certaine conception du monde, de masquer la réalité en cachant l'atrocité du crime derrière la banalité du lexique, et enfin de servir non pas la propagande du Troisième Reich, comme le fait la LTI à laquelle cette langue privée ne peut pas être entièrement assimilée, mais bien une sorte de mythe privé, de fantasme personnel.

²⁷ *Himmler privat*, p. 321.

²⁸ p. 337.

La famille Himmler et l'idéologie familiale du Troisième Reich (Hélène Duret)

A première vue, la correspondance de Himmler avec sa femme est paradoxalement inintéressante pour l'historien : les récits des journées passées loin l'un de l'autre, les comptes, les échanges de conseils et d'opinions ne nous disent rien sur le personnage historique Himmler. Cependant, ces détails *a priori* anodins sont peut-être autant d'indices pour juger de l'imprégnation idéologique au sein des dirigeants du Troisième Reich. En particulier, les remarques quotidiennes de l'un ou l'autre des époux ne seraient-elles pas un moyen privilégié d'envisager l'éventuel écart entre l'idéologie familiale nazie telle qu'elle est prêchée notamment par Himmler et la famille réelle d'un haut dirigeant nazi ? Ainsi, des remarques glissées au fil de la correspondance d'Himmler peuvent nous renseigner sur la famille nazie telle qu'elle est envisagée au plus près de ses origines idéologiques.

La famille Himmler au sens le plus strict est composée de Heinrich, Marga et de leur fille Gudrun. Ils accueillent aussi à partir de 1933 Gerhard von der Ahé, fils d'un SS mort lors de combats de rues et placé dans la famille. La famille élargie comprend aussi Lydia Boden, belle-sœur de Himmler qui vit avec eux à partir de 1934. Par ailleurs, Himmler a une deuxième famille qu'il a fondée avec sa maîtresse Hedwig Potthast, dont il a deux enfants, Helge et Nanette-Dorothea.

Ainsi, la famille Himmler, entrevue par sa correspondance privée, est-elle le reflet de l'idéologie familiale du IIIe Reich ? Trois domaines peuvent être considérés à partir de citations de la correspondance : d'une part, le parallèle entre la famille Himmler et la « famille nazie idéale » ; d'autre part la place toute particulière accordée aux enfants ; enfin, la famille comme vecteur de l'appartenance à la « race germanique ».

La famille Himmler, reflet des canons de la famille nazie

Un modèle patriarcal conservateur

La famille Himmler correspond à première vue à un modèle patriarcal conservateur, qui n'est certes pas typiquement nazi, mais qui n'en a pas moins été réhabilité par le régime hitlérien après la supposée décadence de l'Allemagne des années 1920. Ce modèle se mesure aux places respectives de chacun des membres de la famille. En témoignent d'abord les appellations : Himmler signe souvent « votre Petit Papa » et écrit à « vous mes deux petites » (13 octobre 1931), tandis que Marga lui répond en signant « tes deux grandes » (11 octobre 1931). Non seulement le père est considéré comme le chef de la famille, mais son autorité s'exerce de la même façon sur ses enfants et sa femme, qui est elle aussi perçue comme une enfant à protéger.

Il s'agit là aussi d'un premier indice de l'impuissance féminine dans l'ordre nazi. Quoique Marga s'en plaigne parfois, cela lui paraît de toute évidence être dans l'ordre des choses : « Notre pauvre Führer. Quand on est une faible femme, on ne peut jamais rien faire pour toutes ces grandes causes » (1er juin 1937) ; « Nous autres, les femmes, nous restons assises ici et nous devons nous contenter de la radio » (journal de Marga, 13 mars 1938). En revanche, ce modèle conservateur suppose de la part de la femme un sacrifice total à la

famille, ce dont se plaint parfois Marga, surtout après le début de la relation entre Himmler et sa maîtresse, mais qu'elle reconnaît malgré tout comme une nécessité : « Malgré le bonheur conjugal, j'ai dû renoncer à beaucoup de choses concernant le mariage. Car H. n'est presque jamais là et ne connaît que le travail » (journal, 3 juillet 1938) ; « J'aurai bientôt 50 ans et j'ai vécu tant de choses désagréables. [...] Je veux et je dois tout supporter pour mon enfant » (journal, 6 septembre 1943).

En parallèle s'exercent évidemment l'autorité de l'homme et ses nombreuses responsabilités, un aspect souligné aussi bien par la femme et la maîtresse de Himmler, en particulier après le début de la guerre : « Reste toujours en bonne santé, pour pouvoir continuer à assumer beaucoup de responsabilités » (Marga, 2 octobre 1941) ; « Je te souhaite avant toute chose d'avoir la force de mener la mission que le Führer et la patrie vont te confier » (Hedwig, fin 1944) ; « Il est splendide qu'il soit appelé à de si grandes missions et en mesure de les remplir. Toute l'Allemagne le regarde » (Marga, journal, 2 février 1945). On observe donc le traditionnel partage sexué entre les fonctions publiques, masculines, et privées, féminines. Une conséquence en est aussi la figure autoritaire du père pour les enfants. Les punitions sont ainsi toujours dispensées par Himmler, malgré sa fréquente absence, ce dont témoignent aussi les écrits de Marga : « Elle obéit tout de même beaucoup plus à son papa qu'à moi » (journal, 8 août 1931) ; « Quand elle a été méchante, elle supplie jusqu'à temps qu'on lui promette de ne pas le dire à son petit Papa » (1935).

La famille mise au service du Reich

Cependant, l'idéal de la famille nazie diffère du modèle familial patriarchal traditionnel par le dévouement supposé de la famille au Reich, et ce, dans chacun des aspects de la famille. Outre l'attention portée aux critères génétiques et raciaux auxquels on s'intéressera plus loin, il va d'abord de soi que la famille idéale aux yeux du régime doit se distinguer par son engagement politique. A cet égard, Himmler est particulièrement scrupuleux : s'il s'avère dès la première rencontre avec Marga en 1927 qu'ils ont les mêmes opinions politiques, il la fait adhérer au NSDAP peu après leur mariage en 1929.

Un autre aspect du dévouement privé de la famille Himmler au Reich apparaît dans l'accueil de Gerhard von der Ahé. Son père étant tombé pour la cause nazie, les Himmler l'accueillent presque en qualité de fils adoptif. De fait, l'adoption et le placement d'enfants sont deux éléments fortement encouragés par les autorités, dans le cadre notamment d'un discours sur l'importance pour les enfants de grandir dans un cadre familial²⁹. Chez les Himmler, la trajectoire de Gerhard est entièrement mise au service du régime : il est d'abord envoyé, quoique brièvement, dans une « Napolia », un institut d'éducation destiné à former la jeune élite nazie. Il fréquente aussi la Jeunesse hitlérienne. A la fin de l'année 1944, alors que Gerhard a seize ans, Himmler décide de le faire entrer dans la SS. On peut remarquer à cet égard, indépendamment du rôle d'encouragement, voire de décision, joué par Himmler, que la Jeunesse hitlérienne est parfois une porte d'entrée à la SS pour les adolescents : ainsi, dès 1943 est mise en place la division « Hitlerjugend », composée d'individus de dix-sept ans. Mais le recrutement d'adolescents est rendu plus systématique à l'automne 1944, et c'est dans ce contexte que Gerhard y entre. Par ailleurs, Gerhard a toujours une situation difficile au sein de la famille Himmler, comme s'il devait en permanence prouver par son

²⁹ Michelle Mouton, *From nurturing the nation to purifying the Volk*, 2007.

comportement son droit de lui appartenir. Cela transparaît dans un échange de lettres entre Marga et Heinrich daté d'août 1941, où le mauvais comportement de Gerhard amène Marga à remettre en question ses relations avec lui : « Lorsque je lui écris, dois-je encore signer Maman ? » ; « Dans un premier temps, je ne signerais plus « Maman » pour Gerhard ; s'il devait vraiment s'amender, la chose serait de nouveau envisageable par la suite. »

Un aspect particulièrement frappant de l'imprégnation idéologique dans le domaine familial est qu'elle permet de justifier un modèle familial s'écartant du modèle traditionnel. C'est ainsi qu'est présentée la deuxième famille de Himmler, qu'il a fondée avec sa maîtresse Hedwig. Celle-ci écrit ainsi à sa sœur, en 1941 : « Sa femme ne peut rien au fait qu'elle ne pouvait plus lui donner d'enfant, à quarante-huit ans elle a du reste dépassé l'âge auquel cela aurait été possible de manière normale. » Cette citation montre que l'existence d'enfants illégitimes peut être justifiée par le fait de mettre au monde des enfants pour le Reich lorsque l'épouse n'est plus en mesure de le faire, ce qui était le cas de Marga depuis la naissance de Gudrun. Le régime hitlérien considère la maternité pour les femmes comme un équivalent du service militaire pour les hommes.

Cependant, cette situation montre aussi qu'il reste inenvisageable de mettre fin à une relation maritale. De fait, Michelle Mouton³⁰ souligne que le mariage est lui aussi soumis à un remodelage idéologique, la propagande enseignant aux jeunes gens qu'en tant que membres de la Volksgemeinschaft, ils ont à se marier et à faire des enfants. Les hommes sont encouragés à se marier dans leur uniforme de la NSDAP ou de l'armée, ce qui n'avait cependant pas été le cas de Himmler. Les conditions matérielles du mariage sont également facilitées par la mise en place de prêts pour jeunes mariés dès 1935. On crée des centres de formation pour jeunes mariés, particulièrement pour les femmes.

L'importance du mariage comme vecteur de cohésion sociale essentiel de l'Allemagne et le fait de faire des enfants avec différentes femmes n'est pas considéré comme contradictoire par Himmler, ce qui est le cas d'un certain nombre d'autres dirigeants nazis. Cela tient à la place particulière que jouent les enfants dans l'avenir de l'Allemagne dans l'idéologie.

Les enfants, une génération au service du Reich

Himmler, défenseur de la natalité allemande

L'une des obsessions du régime nazi a été d'augmenter le taux de natalité des familles allemandes. Le taux de natalité est en effet considéré comme un indicateur de la santé économique et politique de l'Allemagne à venir. Les autorités mettent donc fin aux quelques initiatives de l'époque de Weimar perçues comme des freins à la natalité, à savoir la mise en place de centre de conseils pour le mariage et la sexualité, ainsi qu'une discrète promotion de la contraception. Le régime cherche ainsi à annuler la distinction entre sexualité et reproduction, ce qui passe par des mesures concrètes comme l'interdiction du mariage aux personnes stériles ou trop âgées. On menace parfois même de dissolution les couples sans enfants. La promotion de la maternité se fait aussi bien par des mesures économiques comme des allocations parentales (1936) ou des prêts facilités que des mesures symboliques

³⁰ *Ibidem.*

comme la fête des mères ou la « croix de la maternité » décernée aux mères de familles nombreuses (1939). On cherche même à assurer le bien-être des mères en proposant à certaines d'entre elles de passer des séjours à la campagne pour se reposer³¹. Ces mesures connaissent un succès limité, d'autant plus qu'augmente l'emploi des femmes avec la guerre. Avant-guerre, le taux de natalité augmente certes de 18,9 pour 1000 en 1935 à 19,5 pour 1000 en 1938³², mais cette accélération prend fin avec la guerre. Le nombre d'avortements, quoiqu'interdits, reste aussi non négligeable. Il faut aussi souligner que le rôle de l'Eglise dans l'assistance aux mères reste important et concurrence ainsi les mesures du régime nazi.

La famille Himmler reconnaît ce modèle comme totalement valable : les lettres montrent souvent une admiration accrue envers un pays ou une personne lorsque de nombreux enfants sont mentionnés : « Partout on rencontre plein d'enfants, quel pays béni » (Marga, journal, 19 novembre 1937) ; « Il dirige les gares et il est très correct (8 enfants par-dessus le marché) » (Marga, 27 septembre 1941). Himmler en fait même une recommandation à ses SS, desquels il exige qu'ils engendrent au moins quatre enfants « génétiquement sains ».

On peut donc deviner que lui-même ait ressenti une frustration liée au fait de ne pas atteindre ce modèle. L'existence de sa famille parallèle en est une preuve, comme le souligne la remarque de Hedwig Potthast dans une lettre à sa sœur : « Ils sont convenus qu'il ne peut s'accommoder du fait de ne pas avoir d'enfants, et cherche une solution au problème. » Mais même ainsi, ni Marga ni Hedwig n'ont l'espoir de pouvoir prétendre au « Mutterkreuz », la croix de la maternité, qui n'est décernée qu'à partir de quatre enfants pour la distinction en bronze, et huit pour celle en or. Cette situation devait être d'autant plus décevante pour lui que son concurrent dans le champ politique Joseph Goebbels répondait tout à fait au modèle de la famille germanique nombreuse, d'ailleurs régulièrement mise en scène par les services de propagande nazie. Magda et Joseph Goebbels avaient six enfants, en plus d'un fils aîné issu du premier mariage de Magda. Rappelons que le dévouement de Magda Goebbels au Reich est allé jusqu'à l'empoisonnement de ses enfants en 1945 dans le bunker d'Hitler. Son parcours étonnant en fait d'ailleurs une figure très étudiée par l'historiographie³³.

Une nation portée par l'éducation des enfants

Il ne suffit toutefois pas de mettre au monde de nombreux enfants destinés à servir la nation allemande, encore faut-il les éduquer. L'éducation nazie est autoritaire ; il s'agit d'apprendre au plus vite aux enfants l'ordre, la propreté et l'obéissance car les enfants mal élevés sont considérés comme porteurs de discrédit pour leurs parents. Ainsi, à propos de Gudrun, les remarques traduisent cette éducation assez classique : « [Gerhard] est très obéissant, j'espère que Poupette apprendra elle aussi bientôt à l'être » (Marga, 10 mars 1933) ; « Dans la vie il faut toujours être correct et brave et bon. Ton Petit Papa » (Heinrich, mai 1941).

³¹ *Ibidem*.

³² Michel Eude, Alfred Grosser, « Allemagne (Histoire) -- Allemagne moderne et contemporaine », *Encyclopædia Universalis* [en ligne].

³³ Anja Klabunde, *Magda Goebbels, Approche d'une vie*, 2011.

Himmler accorde une grande importance aux résultats scolaires de sa fille et se plaint souvent qu'ils ne soient pas meilleurs, lui-même ayant été un bon élève : « [Le bulletin de Gudrun] pourrait bien entendu être meilleur et j'espère que notre bonne Poupette en aura un meilleur l'année prochaine » (20 juillet 1941) ; « Ci-joint le bulletin de Poupette ; cela pourrait quand même être un peu mieux » (28 juillet 1942). L'éducation est autoritaire pour les deux enfants, mais particulièrement pour Gerhard, pour lequel le fait qu'il ne soit pas le fils biologique des parents joue certainement un rôle non négligeable ; il est traité de manière plus dure que Gudrun et régulièrement soumis à des punitions physiques, ce qui n'est pas le cas de sa sœur adoptive.

Malgré tout, l'éducation dispensée à Gudrun peut surprendre dans la mesure où elle est beaucoup moins idéologique que ce que l'on pourrait attendre. Gudrun ne fréquente que peu et tardivement les organisations de jeunesse nazies, alors qu'elle est inscrite au BDM (Bund Deutscher Mädel) et que Gerhard fait évidemment partie de la Jeunesse hitlérienne. Les raisons en sont peu claires : est-ce une volonté de ne faire fréquenter à Gudrun que les enfants des hauts dirigeants nazis ou est-ce simplement une volonté de la couver ? Il se peut que la fréquente absence des parents Himmler, surtout après le début de la guerre, joue aussi un rôle important à cet égard. Quoiqu'il en soit, on ne peut en aucun cas douter de la profondeur de son imprégnation idéologique, comme en témoigne naïvement quelques-unes de ses remarques : « Petit Papa ministre de l'Intérieur du Reich, je suis folle de joie » (Gudrun, journal, 26 août 1943) ; « Quand la paix sera là, nous aurons certainement une propriété à l'Est. [...] En temps de paix, nous nous installerons aussi au ministère de l'Intérieur » (Gudrun, journal, 1^{er} novembre 1943).

Néanmoins, si les enfants sont nécessaires aux yeux du Reich, ils ne le sont qu'issus de familles germaniques « respectables », et cette respectabilité, liée de près au caractère « germanique » de la famille, commence chez la mère.

De l'importance de l'apparence physique à la pureté de la race germanique

La femme allemande, gardienne de la pureté du foyer

En un sens, les femmes n'avaient pas leur place dans ce qui a été désigné comme un « Etat d'hommes » (*Männerstaat*), ce qui explique que l'historiographie les ait souvent étudiées sous l'angle des « victimes » du nazisme. Cependant, l'historiographie récente s'intéresse davantage aux femmes comme *Täterinnen*, coupables au côté des hommes, comme en témoigne par exemple l'ouvrage de Wendy Lower, *Les furies de Hitler* (2014).

Il est en tout cas étonnant de constater à quel point la mère est considérée comme un premier garant de la pureté du foyer, liée dans l'idéologie nazie à la pureté de la race. Or, cette « pureté » se lit d'abord dans des critères purement physiques. Force est de constater que Marga, Gudrun et Hedwig correspondent toutes trois aux canons physiques de la femme germanique, avec le teint clair, les cheveux blonds et les yeux bleus.

Si le rapprochement avec les photos de propagande de l'époque peut paraître simpliste, les lettres écrites par Himmler à sa femme au début de leur relation témoignent du fait que ce choix physique est en grande partie conscient : « Je ne cesse de me représenter tes chers

bons yeux bleus » (13 novembre 1929). Il utilise les mêmes termes pour parler de sa fille (« Notre petit enfant en or dans ses petits yeux bleus », 22 septembre 1929) et utilise à nouveau les mêmes lorsqu'il fait la connaissance de sa maîtresse. Ces caractéristiques physiques sont immédiatement liées à une idée de pureté : « Les autres peuvent bien se rouler dans la boue, j'ai pour ma part un paradis pur » (février 1928) ; « ton âme pure et ton beau et cher corps » (2 mai 1930).

La « pureté de la race » est un des domaines où les choix idéologiques et, pour ainsi dire, « professionnels », de Himmler, se ressentent le plus dans sa vie privée. De fait, il est difficile de ne pas faire le lien entre ces considérations et le titre que Himmler s'est décerné lui-même, à savoir celui de commissaire du Reich pour la consolidation de la race.

Himmler, commissaire du Reich pour la consolidation de la race

Il y a énormément de choses à dire sur les transferts de populations opérés par les autorités nazies pour essayer de créer des territoires modelés par des représentations raciales ; on s'attachera cependant ici uniquement aux mesures qui touchent directement au domaine de la famille.

L'importance que Himmler attache au contrôle des antécédents « germaniques » de la famille transparaît particulièrement dans la manière dont il gère les divisions militaires. Il remarque ainsi à propos d'un défilé de la SA à Oldenbourg, en 1931 : « Quel splendide peuple nordique, c'est encore une source de sang pour l'Allemagne ». En ce qui concerne les SS, il proclame l'« ordre concernant le mariage » dès décembre 1931, selon lequel un SS doit solliciter l'accord de ses supérieurs pour se marier, et un tel accord dépend uniquement de « considérations liées à la race et à la santé héréditaire », ce qui aboutit à la mise en place d'un « Bureau racial » de la SS. Les futures femmes de SS ont également l'obligation de fréquenter des écoles spécialisées. Même en-dehors des exigences propres aux SS, les autorités ont cherché à mettre en place des contrôles médicaux avant tout mariage, afin de vérifier le caractère « sain » du couple à venir, sans toutefois réussir à rendre de tels tests obligatoires.

En-dehors des Allemands eux-mêmes, les mesures pour la « consolidation du corps ethnique » aboutissent à l'existence de familles reconstruites de toutes pièces, en réalité complètement démantelées. Cet aspect est probablement le mieux illustré par le discours particulièrement brutal qu'il tient à la SS en octobre 1943 : « Savoir comment vont les Russes, comment vont les Tchèques, m'est totalement indifférent. Ce qu'il y a de bon sang de notre espèce au sein de ces peuples, nous irons le chercher, si nécessaire en leur volant leurs enfants et en les éduquant chez nous. » Dans la perspective d'une « réinjection du sang allemand » dans les territoires de l'Est, ce sont des milliers d'enfants polonais « de bon sang » qui sont volés et déportés (le chiffre est difficile à établir, mais il est en tout cas nettement supérieur à 100 000)³⁴, un rôle qui est échu à Himmler en 1939. C'est par des mesures de ce type que l'on peut mesurer à quel point la mythologie raciale du régime nazi s'est ancrée profondément dans les esprits. Il convient tout de même de noter que Himmler était loin de tenir ce genre de discours en famille et que sa femme n'a probablement eu

³⁴ Ines Hopfer, *Geraubte Identität : die gewaltsame « Eindeutschung » von polnischen Kindern in der NS-Zeit*, 2010.

connaissance qu'en partie de ces mesures : tout discours idéologique n'est pas dicible dans le cadre familial, même chez un Himmler. Toutefois, cela n'empêche pas Marga de l'approuver pour ce dont elle a connaissance, comme la « germanisation » de la Pologne : « J'ai lu le texte à Poupette et je lui ai expliqué ce que cela signifie : convoi et retour à la patrie. C'est un acte inouï. Dans 1000 ans, on en reparlera encore » (journal, janvier 1940).

Déjà avant-guerre, le projet des *Lebensborn*, bien étudié depuis la thèse de Georg Lilienthal en 1985³⁵, montre l'ampleur du projet racial nazi porté par Himmler. Les *Lebensborn* sont une initiative himmlérienne datant de 1935, le premier étant ouvert en 1936 près de Munich. Il s'agit initialement de permettre à des mères célibataires d'accoucher anonymement, sous réserve qu'elles passent les tests d'« aryanité » ; rapidement, ces centres permettent à des femmes de concevoir des enfants avec des SS et d'accoucher en secret avant de confier leurs enfants à ces centres afin d'être formés en vue de devenir l'élite du Reich. Ce n'est qu'à partir de la guerre que ces centres accueillent aussi des enfants volés à l'Est. Une dizaine de centres sont ouverts avant même le début de la guerre ; des centres sont également ouverts en Norvège après le début de la guerre, les « races nordiques » étant placées presque sur le même plan que les « germaniques ». Entre trente et quarante centres furent créés en tout en Europe, entre 15 000 et 20 000 enfants y sont nés.

Cette théorie raciale est ce qui fait la spécificité de l'idéologie familiale nazie par rapport à un modèle conservateur. Dans un certain nombre de cas, comme les *Lebensborn* et les enfants volés, mais aussi à une moindre échelle les enfants adoptés ou placés, on constate que le critère de la race compte bien plus dans la constitution d'une « famille » que la paternité et la famille traditionnelle.

Conclusion

Que dire de l'idéologie familiale nazie à partir de la correspondance privée de Himmler ? D'une part, il est évident que Himmler applique des objectifs idéologiques à sa famille, et ceux-ci sont sensibles avant même qu'il la fonde, dès ses premiers échanges de lettres avec Marga. Cependant, la réalité dans ce domaine n'est pas toujours à la hauteur de ses attentes, en ce qui concerne le nombre de ses enfants par exemple : ses ambitions se heurtent à des écueils concrets, auxquels il faut ajouter la fréquence de ses absences. En intention, la famille Himmler correspond donc à l'idéal de la famille nazie, mais beaucoup moins dans les faits. D'autre part, les projets de politique familiale de Himmler ne transparaissent pas de manière évidente dans sa correspondance : de toute évidence, certaines choses ne peuvent être dites dans le cadre familial, même lorsqu'il est idéologiquement marqué, et la politique familiale nazie dans ce qu'elle a de plus extrême en fait partie. Marga elle-même prétend dans l'après-guerre ne pas avoir su ce que Himmler faisait concrètement à l'Est.

Qu'en déduire ? Sans doute que Himmler dans l'intimité de sa famille ne joue plus le rôle de ministre de l'Intérieur, mais « seulement » celui d'un Allemand particulièrement convaincu par l'idéologie nazie. Sans aller jusqu'à dire que Himmler est représentatif d'une époque, on ne peut pas non plus prétendre qu'il soit, en tant que mari et père de famille,

³⁵ Georg Lilienthal, *Der « Lebensborn e.V. », Ein Instrument nationalsozialistischer Politik*, 1985.

remarquable sous un angle ou un autre. L'intimité familiale de Himmler revient donc à l'intimité d'un fanatique, mais qui laisse voir bien peu de choses du bourreau.

Bibliographie

- Hopfer Ines, *Geraubte Identität : die gewaltsame « Eindeutschung » von polnischen Kindern in der NS-Zeit*, Vienne, Böhlau, 2010.
- Klabunde Anja, *Magda Goebbels, Approche d'une vie*, Paris, Tallandier, 2011.
- Kompisch Kathrin, *Täterinnen : Frauen im Nationalsozialismus*, Vienne, Böhlau, 2008.
- Lilienthal Georg, *Der « Lebensborn e.V. », Ein Instrument nationalsozialistischer Politik*, Francfort-sur-le-Main, G. Fischer, 1985.
- Longerich Peter, *Heinrich Himmler*, Paris, Perrin, 2013.
- Lower Wendy, *Les furies de Hitler : comment les femmes allemandes ont participé à la Shoah*, Paris, Tallandier, 2014.
- Mouton Michelle, *From nurturing the nation to purifying the Volk*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- Thiolay Boris, *Lebensborn, la fabrique des enfants parfaits : ces Français qui sont nés dans une maternité SS*, Paris, J'ai lu, 2014.
- Wildt Michael et Himmler Katrin, *Heinrich Himmler d'après sa correspondance avec sa femme 1927-1945*, Plon, 2014.

A propos de la « personnalité » de Himmler (Emmanuel Mabille)

Après s'être intéressé à la matérialité du texte, à sa langue, puis à son contexte, la logique voudrait que le commentaire en soit désormais encore plus général, autrement dit que la philosophie, le discours philosophique, prenne encore davantage de hauteur vis-à-vis de l'objet qui occasionne cette journée d'études. Je voudrais pourtant revenir au texte mais d'une manière un peu particulière, puisqu'il va s'agir d'en interroger la *lecture*, c'est-à-dire l'opération de lecture elle-même. Et je voudrais faire l'hypothèse que la Correspondance permet de comprendre ce qui en jeu dans cette opération de lecture, précisément parce qu'elle en met en péril la catégorie principale, celle de « personnalité ».

La figure du criminel nazi a, cela ne fait aucun doute, son histoire. Il est un monstre à la limite de l'humanité à Nuremberg, « une petite feuille prise dans le tourbillon du temps » à Jérusalem (H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, folio histoire, p. 92), il n'a soudain plus d'autre réalité que celle d'un exécutant fantomatique, puis il réapparaît sur le front Est sous les traits d'un soldat ivre de meurtres, il est un allemand typique ou un allemand ordinaire, ou enfin plus récemment, il est un ancien gardien des camps ou membre des *Einsatzgruppen* (les unités mobiles d'extermination) que son grand âge met souvent à l'abri de poursuites judiciaires. Mais à travers ces variations historiques, c'est toujours la « personnalité » du criminel qui est en question, et c'est donc à cette récurrence et aux problèmes qu'elle pose que je voudrais m'intéresser.

La personnalité dans l'acte d'accusation

Pourquoi parler de « personnalité » ? C'est la forme de l'accusation qui détermine la manière dont nous nous rapportons à une figure comme celle d'Himmler. Si sa « personnalité » nous intéresse, ce n'est pas tant l'effet d'une curiosité proprement contingente, dit susceptible d'exister ou non chez tel ou tel individu, mais parce que, quand nous y sommes confrontés, nécessairement, nous le jugeons. Et comme nous le jugeons pour un crime, la manière dont nous nous y rapportons reprend nécessairement à son compte le déroulement d'un procès pénal. Or tout procès pénal est d'abord, par définition, la convocation devant la *justice* d'une « personne morale »³⁶ responsable de ses actes. La personne morale, c'est l'auteur de l'acte considéré *in abstracto*, c'est-à-dire *abstraitemen*t responsable de son acte ; c'est donc une fiction, une condition nécessaire au déroulement et à l'existence même d'un procès. C'est pourtant un homme de chair et de sang, convoqué devant un *tribunal*, que l'on juge et pas une abstraction : on ne saurait par conséquent en rester à la pure et simple personne morale. Il faut un procès.

L'établissement de la responsabilité *concrète* de l'accusé, qui s'accompagne de la qualification définitive de l'acte, en passe par la médiation d'une enquête sur sa « personnalité », qui procède en identifiant des *mobiles* de l'acte, rapportés à certaines *circonstances* - que cette enquête ne soit peut-être qu'une justification *a posteriori* d'une

³⁶ Les juristes distinguent entre les « personnes physiques » et les « personnes morales », toutes deux dotées de la « personnalité juridique ». Si l'on se sert ici du terme de « personne morale », c'est pour marquer plus nettement le caractère positif et construit du sujet en question, là où la « personnalité juridique » peut apparaître comme la simple propriété d'un sujet déjà donné naturellement.

décision infondée en raison et que le verdict ne soit qu'en apparence le résultat d'une procédure rationnelle d'enquête et de délibération a peu d'importance ici, importent les catégories invoquées, qu'elles soient ou non véritablement opératoires, celle de *personnalité* et avec elle, celles de *mobiles* et de *circonstances*. Au cours de l'enquête, qui, rappelons-le, vise à établir la responsabilité *concrète* de l'accusé tout en qualifiant *in concreto* son acte, on peut être amené à affiner les notions opératoires : pour préciser la nature des mobiles on parlera de volonté, de désir, de pulsion, de syndrome, de complexe, de pathologie, etc., pour préciser les circonstances, on parlera de déterminations économiques et sociales, d'histoire familiale, etc. On sera alors conduit, pour comprendre la « personnalité » de l'accusé, à user de notions qui, en la rendant intelligible, en dissolvent également la singularité.

Ce n'est pas tant que cette singularité de l'individu soit une thèse, une option théorique qui proclamerait qu'il ne peut y avoir de connaissance du singulier et que l'irréductibilité de l'individu soit ici un problème qui relève de la théorie de la connaissance. C'est une exigence pratique qui tient au cadre fixé par le procès pénal : on ne juge qu'un individu singulier, par définition et par principe - et ni l'usage de lois générales ni la référence à des cas similaires dans la jurisprudence ne contredisent cette exigence, laquelle est bien plutôt ce qui conditionne et cet usage et cette référence. Après un détour nécessaire par le général, on sera donc contraint de revenir au particulier, car c'est telle responsabilité individuelle que l'on doit juger et pas telle autre. L'usage de catégories générales (complexe, syndrome, personnalité psychique ou les déterminations économiques et sociales) pour déterminer la « personnalité » de l'accusé ne constitue jamais qu'un moment du procès - et s'il est de nouveau fait usage de catégories générales au moment de prononcer le verdict, ce n'est qu'en vue de juger pour tel crime tel individu et en s'assurant de ne pas en juger d'autres ; qu'il ait fallu, pour juger les criminels nazis à Nuremberg, inventer la catégorie générale de « crime contre l'humanité », est bien à cet égard le signe que, bien qu'il use toujours de catégories générales, c'est bien la singularité qui guide le juge pénal dans sa délibération³⁷.

La « personnalité » à laquelle nous nous rapportons semble-t-il nécessairement (et à cet égard la curiosité dont nous faisons preuve est quant à elle contingente - bien qu'à la mesure de l'acte en question - si l'on entend par « curiosité » le zèle qui est le nôtre à enquêter et qui peut s'accompagner d'un souci maniaque et obsessionnel du détail ou de l'anecdote), la manière de s'y rapporter est donc prédéterminée par le contexte d'une mise en accusation, et elle accompagne la recherche de la singularité au nom d'une exigence de justice qui vise à établir le plus exactement possible la responsabilité de l'accusé en même temps que la nature de son acte - avant d'être la « personnalité » dont peuvent parler en un sens plus ou moins strict aussi bien la psychologie que la psychanalyse ou, dans une moindre mesure, les sciences sociales. Il suffit ici de citer à nouveau le biographe d'Himmler, Peter Longerich qui reprend à son compte cette compréhension : « Dans cette biographie, nous nous efforcerons, dans la mesure du possible, de percer cette énigme, de comprendre la

³⁷ Voir l'article 132-24 du Code pénal qui formule le principe de la « personnalisation des peines » au stade du jugement. Bien sûr, la théorie exige du juge pénal qu'il applique la loi générale à un individu singulier et non qu'il sonde les coeurs et les reins : le droit n'a que faire du for intérieur. Mais la loi ne saurait en pratique être appliquée sans une évaluation du cas auquel on a affaire ; c'est cette pratique, et ce qui la norme, qui importe ici.

personnalité opaque de cet homme et les motivations derrière ses actes monstrueux » (P. Longerich, *Himmler*, Tempus, Perrin, 2013, p. 11).

Qu'un ouvrage comme la correspondance privée d'Himmler avec sa femme réponde *a priori* parfaitement à cette exigence ne fait aucun doute, et son sous-titre en témoigne : « Himmler *d'après* sa correspondance avec sa femme », c'est pour nous un nouvel élément de l'enquête et c'en est même un élément déterminant, une plongée dans l'intimité d'Himmler, dans son intérriorité, repère privilégié de la singularité, parce qu'il permet une nouvelle évaluation des « circonstances » et une nouvelle pondération des « mobiles » qui doivent mesurer de manière décisive la charge accusatoire de notre verdict.

Une catégorie inadéquate

Mais cette correspondance ne nous apprend rien. Autrement dit, elle n'apporte à l'enquête qui est la nôtre sur la personnalité d'Himmler aucun élément qui la fasse en quelque façon progresser dans sa recherche de la singularité. Car en fait de singularité, ce qu'elle nous découvre c'est l'extrême pauvreté de la « personnalité » du Reichsführer-SS qui semble ne présenter que des traits typiques. Elle ne nous apprend rien donc, compte tenu de notre exigence, et le document en est presque encombrant tellement il déçoit nos attentes : on mettra donc en place diverses stratégies de déni, tantôt partant à la recherche de tel ou tel détail que l'on considérait d'abord comme insignifiant, tantôt cherchant à expliquer par exemple par le format de l'écriture - des lettres rédigées à la hâte entre une réunion avec la SS et un discours dans une petite ville de campagne - que ces écrits, dont on attendait légitimement beaucoup, nous livrent finalement si peu.

L'hypothèse que je voudrais défendre est que cette correspondance nous procure en réalité une information de la plus haute importance : la catégorie de « personnalité » dont nous usons plus ou moins spontanément ne convient précisément pas à la personnalité de Himmler. Ce qui apparaît ici, c'est plus précisément une contradiction entre la forme que prend notre accusation – un enquête sur ce qui rend telle personne concrète irréductible à telle autre - et le matériau de notre accusation - une personne concrète qui présente toutes les caractéristiques d'un modèle abstrait et rien que ces caractéristiques. Sans doute notre déception, si l'on peut s'exprimer ainsi, vient-elle de ce que nous nous attendions à nous retrouver face à un « monstre », c'est-à-dire au sens strict à une erreur de la nature humaine, à une anomalie jamais recensée auparavant parmi les hommes. Mais c'est, je crois, sinon prendre les choses à l'envers, du moins en rester à une analyse superficielle du phénomène. Si à Nuremberg les criminels nazis sont apparus au monde entier comme des monstres, cette manière de se les représenter est intimement dépendante des conditions qui sont celles d'un procès pénal en général et qui sont pour nous les formes générales de toute mise en accusation. Autrement dit, la mise en exergue de la dimension pathologique de leur personnalité - mais au sens d'une pathologie exceptionnelle et quasi-démoniaque - n'était que le corrélat de notre exigence de singularité, une façon de l'hypostasier, de lui donner corps, en cherchant chez les criminels tout ce qui pouvait être susceptible de la satisfaire - et dont on n'aurait aucune raison de nier intégralement l'existence.

Mais la matière offre en l'occurrence trop de résistance à la forme : Himmler n'est décidément pas une anomalie de la nature humaine. Fils de petits bourgeois catholiques de

Bavière, diplômé en agronomie, antisémite patenté mais pas obsessionnel (dans sa correspondance), il se signale d'abord par la très grande superficialité de son rapport au monde et aux autres ; à celle qu'il appelle sa « petite femme », Margarete Siegroth, aux yeux bleus et surtout aux cheveux d'or - comme dans le triste poème de Celan - qu'il rencontre le 18 septembre 1927, dans le train qui le ramène de Berchtesgaden à Munich après un de ses nombreux déplacements au service du parti. Et si cet homme d'un naturel réservé jette finalement son dévolu sur cette ancienne infirmière de la Croix-Rouge qui pendant la Première Guerre mondiale a bien mérité de la patrie, c'est parce qu'elle s'intègre parfaitement au monde stéréotypé qu'il s'est construit à l'aide de catégories tout à fait rigides. Même chez sa maîtresse berlinoise, Hedwig Potthast, de 12 ans sa cadette, avec qui il entame une liaison secrète à la fin de l'année 1938, à Noël - et à qui il s'adresse avec les mêmes formules toutes faites qu'il emploie dans les lettres à sa femme - c'est en définitive la mère en puissance qu'il a en vue, l'occasion de maintenir la cohérence de son monde, au moment où il prône publiquement la « double famille » pour les SS. Un mariage si l'on peut dire de raison (en tout cas sans passion, c'est-à-dire sans attachement à l'*objet*), et une liaison à l'avenant, pour un homme qui n'a de cesse de mettre en avant son travail, son énorme charge de travail, et dont les lettres se résument souvent à un compte-rendu heure par heure de ses déplacements assorti de considérations sur ses problèmes gastriques. Il est remarquable que cette insistence, obsessionnelle cette fois, sur son *travail*, sur le *faire*, ne soit presque jamais accompagnée de la mention de ce qu'il fait, de l'*objet* de son travail³⁸.

C'est précisément cela, un « lansquenet », terme qui revient sans cesse sous sa plume pour désigner sa propre personne et sa propre activité, un mercenaire, un homme pour qui le faire compte bien plus que ce qu'il fait, et chez qui le faire en général devient la cause suprême à laquelle tout doit être sacrifié. Et c'est ce sacrifice, cette morale du travail qui le rapproche mais surtout le distingue d'un simple fonctionnaire dont il partage certes le sens de la fonction et du devoir, mais chez qui ce sens de la manière dont il faut se comporter dans certaines circonstances - ce que désigne précisément le terme de *Anstand* qui donne son titre au documentaire de Vanessa Lapa - n'est pourtant jamais élevé à la dignité d'une morale du sacrifice³⁹. Himmler est évidemment antisémite, mais son antisémitisme idéologique est tout entier concentré dans une activité d'organisation, de planification, plutôt qu'il n'est sciemment dissimulé sous le compte-rendu anodin d'une carrière politique⁴⁰. A cet égard, il n'est pas sans importance que son idéal de pureté de la

³⁸ Voir la *lettre du 18 novembre 1929*, dans laquelle Himmler conclut ce genre de compte-rendu énumératif par la formule : « Maintenant bonne petite aimée, tu sais un peu ce que fait ton mari ». On y apprend en réalité qu'Himmler *fait* des choses, mais pas véritablement *ce qu'il fait*, dans la mesure où la finalité de toute cette activité n'apparaît presque jamais dans les lettres - dans Michael Wildt et Katrin Himmler, *Heinrich Himmler d'après sa correspondance avec sa femme 1927-1945*, Plon, 2014, pages 127-128. Himmler, autrement dit, « fait carrière ».

³⁹ Sur ce point, voir la très importante *lettre du 10 mars 1928* de Himmler à sa femme : « Chère fripouille, tu me fais bien rire, imagine que je suis fonctionnaire (...) » - *Ibid*, page 80, et surtout le terrible discours prononcé devant la SS à Poznan, le 4 octobre 1943.

⁴⁰ Une manière somme toute assez « intuitive » de lire cette correspondance : que Himmler s'impose dans tous les domaines de sa vie une discipline de fer, et que cette retenue affecte d'une manière ou d'une autre le contenu de ses lettres n'est pas douteux - Vanessa Lapa indique dans une interview que le journal du petit Himmler était relu et corrigé par son père -, mais faire preuve de retenue est une chose, dissimuler « sa vraie nature » en est une autre. C'est cette retenue qui est la vraie nature d'Himmler.

race s'exprime dans ses lettres comme une aspiration à un monde clos, une petite ferme où cet ingénieur agronome puisse à sa guise *manipuler* la nature.

Les types de personnalités

C'est Adorno, qui dans ses *Etudes sur la personnalité autoritaire* (1950), nous livre sous une forme abstraite les clés de la personnalité de Himmler telle qu'elle ressort de ce bref portrait, qu'il mentionne dans son analyse du « type manipulateur »⁴¹. En réduisant la personnalité d'Himmler à une personnalité typique n'est-on pas pourtant en train de reproduire l'erreur commise par H. Arendt en 1961 quand elle ne voyait en Eichmann qu'un bureaucrate zélé et un rouage consciencieux de l'extermination des Juifs d'Europe ? L'erreur n'a pas tant consisté à relever le caractère typique de la personnalité d'Eichmann - ce que le procès-spectacle organisé par Ben Gourion, centré autour de la *personne* d'Eichmann, a mis en évidence comme un « fait » - qu'à penser que parce qu'Eichmann n'était pas un monstre, parce qu'il était typique, il devait nécessairement n'avoir aucune personnalité, n'être rien d'autre « qu'une petite feuille prise dans le tourbillon du temps » (H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, folio histoire, p. 92). L'erreur est au fond d'avoir vu la contradiction patente entre la forme de notre accusation et son objet, mais de ne pas l'avoir comprise comme telle, d'être par conséquent resté captif d'une certaine précompréhension de la « personnalité » : si Eichmann n'est pas un monstre, alors il n'est rien du tout, il n'est que l'incarnation de « l'absence de pensée ».

Or, comprendre que la personnalité typique, dont l'apparition est, d'un point de vue historique, étroitement liée à celle du totalitarisme, soit une réalité positive différenciée précisément parce qu'elle est un fait historique et qu'elle puisse être caractérisée autrement que négativement, suppose de se défaire cette précompréhension. Car c'est un autre résultat des études d'Adorno que de montrer que certaines conditions historiques produisent d'elles-mêmes des types, et que si un criminel nazi comme Himmler présente un fort degré de « typicité », c'est précisément parce c'est chez les types de personnalité les plus rigides que se manifeste la plus forte propension au « fascisme ». ⁴² Qu'un monstre puisse être aussi et en même temps un type, c'est ce que l'on n'a pas vu à Nuremberg, ce que l'on n'a pas compris à Jérusalem, sans doute parce que la contradiction entre la forme « personnalisée » de notre accusation et son objet « dépersonnalisé » était historiquement trop brutale pour être vue et comprise immédiatement ; si bien qu'en jugeant des « monstres » à Nuremberg - et des monstres, il y en avait sans doute - on ne manquait pas seulement la nouveauté historique du phénomène, on pouvait avoir en plus le sentiment d'une adéquation parfaite entre nos attentes telles que les reflétaient les conditions du procès lui-même et ceux à qui elles s'adressaient : nous voulions voir des « anomalies », nous avons vu des anomalies.

Et peut-être ne pouvait-il pas en être autrement, étant donné, et c'est là une hypothèse, le caractère historiquement déterminé de notre attente, c'est-à dire de notre

⁴¹ Sur cette analyse, voir Theodore W. Adorno, *Etudes sur la personnalité autoritaire*, Allia, Paris, 2007, p. 408-409 : « Ce syndrome, potentiellement le plus dangereux, est défini par la stéréotypie sous sa forme extrême (...) ».

⁴² Sur ce point décisif, voir dans *Ibid.* les considérations d'Adorno sur le problème de la « personnalité » étudiée dans le livre – p. 7-23 ; et sur la méthode typologique – p. 370 sq.

compréhension de la personnalité, que nous invoquons au nom de la justice et qui nous vient peut-être d'une certaine représentation du criminel comme une production aberrante de la société, comme une anomalie probabilitaire, comme une pathologie exceptionnelle. Il se peut donc, s'il s'agit bien d'une attente historiquement déterminée, que cette « pathologisation » du criminel que reconduit encore un certain usage de la catégorie de « personnalité », soit tout à fait dissociable de l'imputation d'une responsabilité concrète à une personne morale ; il est en réalité bien difficile de décider si la récurrence de cette catégorie n'est ici qu'un effet d'inertie historique, ou si elle est intrinsèquement liée à l'opération elle-même d'imputation d'une responsabilité à une *personne* morale. L'idée de « personne morale » du procès pénal n'est-elle qu'une condition de possibilité sinon anhistorique, du moins axiologiquement neutre, de toute procédure de jugement en responsabilité ou est-elle déjà une « personnalisation » de l'accusé, et en puissance sa « pathologisation » ?⁴³

Reste que pour comprendre le mal dont s'est rendu coupable Himmler, on ne peut se contenter d'opposer à la radicalité du mal - les « mauvais instincts » - sa banalité - l'absence de « pensée ».⁴⁴ Car considérer que le contraire des mauvais instincts ne peut-être qu'une absence de pensée et une personnalité déstructurée ouverte par nature à tous les vents de l'histoire, c'est risquer de reconduire la même conception « atypique » de la personnalité - qui est peut-être devenue définitivement anachronique. Car si l'on peut finalement tirer une leçon de cette correspondance, c'est que la monstruosité, pour avoir changé de visage, n'a sans doute jamais eu des traits aussi nets.

⁴³ Sur cette question, voir Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Deuxième dissertation, qui ouvre des pistes pour comprendre la genèse de la « personnalité » à partir de la notion de *Schuld*. Que l'introspection, bien loin d'être un rapport à soi immédiat et originaire, puisse être en réalité une forme de jugement, c'est ce que met en évidence la correspondance quand elle exige de nous un tel exercice : s'il est vrai qu'en jugeant Himmler, c'est aussi moi-même que je juge, c'est parce qu'il s'agit là de deux opérations qui sont tout à fait de même nature.

⁴⁴ « Qu'on puisse être à ce point éloigné de la réalité, à ce point dénué de pensée, que cela puisse faire plus de mal que tous les mauvais instincts réunis qui sont peut-être inhérents à l'homme - telle était effectivement la leçon qu'on pouvait apprendre à Jérusalem » dans H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, folio histoire, p. 495.